

COMPTE-RENDU DU COURS DE RENE LEVY

Le 21 mai 2012

משנה מסכת אבות פרק א משנה יא. אבטליון אומר חכמים הזהרו בדבריכם שמא תחובו חובת גלות ותגלו למקום מים הרעים וישתו התלמידים הבאים אחרים וימותו ונמצא שם שמים מתחלל :

Résumé

Quel est le sens des « eaux amères » de notre mishna ? Il s'agit du lieu où se trouve la parole du maître quand elle est possédée par des élèves qui n'auraient pas su se hisser à la compréhension du maître. Le maître doit tenir des propos clairs sans faire déchoir son enseignement au niveau de la foule. Le risque de « mésinterprétation » de la foule est inéluctable.

Repartons du commentaire du Rambam. *Maiim haraiim* (eaux mauvaises) est la périphrase pour l'hérésie. Le Rambam nous dit : « Prenez garde en présence de la multitude, et qu'il n'y ait pas de possibilité ni de place à l'interprétation (*tawil*) en sorte que des gens qui se trouveraient là (littéralement : des sortants) n'expliquent vos paroles d'après leurs croyances, et de peur que les *talmidim* qui ont déjà entendu ces paroles ne basculent dans l'hérésie pensant que telle est votre doctrine, le nom de Dieu s'en trouvant profané. »

L'expression *Hizarou* (prenez garde) aurait pu être entendue comme l'abstention d'un discours plutôt que comme un mauvais discours. Pour pasticher Wittgenstein, on aurait pu dire : ce qu'on ne peut pas dire, il faut le taire. Cependant, tous les commentateurs entendent : prenez garde à bien dire les choses.

Rabbénu Yona écrit dans son commentaire : « le Rambam écrit très justement : prenez garde à dire clairement (*biour*) ce que vous avez à dire, afin que vous ne laissiez pas la place aux déviants et qu'ils ne déduisent de vos propos des choses incorrectes, que les élèves venant après vous interprètent vos propos, le maître venant à disparaître, à être exilé, sans avoir pu donner l'explication de son propos, laissant dans l'incompréhension ses auditeurs. » Les déviants vont vouloir expliquer aux probes les paroles du maître selon leur point de vue. Deux points sont important dans ce commentaire :

- l'exhortation à la clarté (*biour*) ;
- les talmidim qui n'ont pas compris.

On peut aller plus loin et dire que rabbénu Yona donne un *pchat* au terme de *galout*. Il entendrait par *galout* l'impossibilité pour les sages d'expliquer leurs propos, loin des auditeurs à qui il a adressé ses leçons. Il est loin, en exil de ses propres leçons, restées dans les oreilles des auditeurs.

Cette idée est très prégnante au sujet des livres. Dès lors qu'une leçon reste sans explication, il faut craindre qu'elle devienne expliquée de travers. L'injonction devient : soyez clairs au point de rendre inutile toute explication, et ne laissez personne dans l'incompréhension. Autrement dit, ne soyez pas difficiles à comprendre, mais faciles à comprendre. Soyez immédiatement compréhensibles. Si vous n'êtes compréhensible que par l'intermédiaire d'une explication, cela

occasionnera des « mésinterprétations ». Dans le commentaire de Rabbénu Yona, on reconnaît une tendance rationaliste, ou plutôt un penchant philosophique, c'est-à-dire une tension vers la compréhensibilité pure, à la transparence des idées et des esprits, à la communicabilité de l'idée. Selon rabbénu Yona, l'idée, à force de *zéhirout*, est immédiatement communicable.

Qui ne croit que, pour autant qu'on s'en donne la peine, tout peut être clair à tous ? Ce penchant philosophique est partagé. Cette lecture butte cependant sur la *shita* du Rambam. Rambam dit que l'*idrak* (le moment de l'intuition de l'idée) n'est jamais immédiat, qu'on ne peut accéder à intuition sans un effort de l'intelligence. On ne peut, pour le Rambam, envisager que le maître puisse dispenser d'un effort d'intelligence. On le peut pour rabbénu Yona, grâce à la clarté du maître. À cet idéal, on connaît la réponse de ben Hé Hé : « à la peine, le salaire » (Avot 5²³). Le Rambam commente sur place : il ne subsiste chez un disciple de la *hokhma* que ce qu'il apprend avec peine, effort et crainte. Il ne subsiste de la *hokhma* que ce qu'on acquiert par l'effort. On ne conserve bien que ce qu'on acquiert avec peine, mais il ne s'agit pas de la compréhension. Il n'est pas dit qu'on comprend à la mesure de la peine que l'on se donne. Une personne du type rationaliste répondrait : quoi, il faut des propos obscurs pour que l'on peine à le comprendre et qu'on se rappelle des propos de Torah ! Au contraire, dirait-il, la difficulté d'une chose ne rend pas son maintien. La preuve à cela se trouve dans Avot 3,7 : « quiconque oublie une chose de sa leçon, il est regardé comme passible en son âme. J'aurais pu croire quand sa leçon est dure ? On répond : seulement s'il les retire lui-même de son cœur. » Quand ben Hé Hé parle d'effort, il ne parle donc que de l'effort pour se mettre à étudier : voilà ce qu'un rationaliste dirait. En aucun cas, pour lui, la difficulté dans l'étude est un idéal. Il faut accéder à la pure clarté des idées.

Il y a des raisons de vouloir que les sages s'expriment avec clarté. Le Rambam, par exemple, dans sa lettre à ibn Tibbon met en garde contre la lecture de Platon, qu'il juge obscur. Est-ce qu'à vouloir être compréhensible par tous, on ne finit pas par la vulgarisation. L'idéal cartésien ne finit-il pas par Michel ONFRAY ? Pourquoi en fin de compte se faire entendre de la multitude ? Nous posons cette question à rabbénu Yona. Pourquoi ne pas avoir entendu une formule d'abstention dans la mishna : n'allez pas croire qu'il faille dans les matières difficiles être compris du grand monde, car le grand monde est incapable d'y rien comprendre, sauf à produire une vulgate, à l'exemple des élèves d'Antignos ? Pourquoi ne pas plutôt se taire, ou s'enfermer dans un hermétisme inviolable ?

Rambam parle de la *nécessité* du faire-savoir et du faire-comprendre : « Il faut encore que je fasse savoir et fasse entendre, et ce quand il y a une chose d'obscur et de difficile à concevoir. » C'est à mesure que je sais mieux et comprends mieux que j'éprouve plus fort la nécessité de le faire savoir et de le faire comprendre. Plus on sait, mieux on comprend, moins on est susceptible ni capable de contenir ce savoir, car il n'est pas question d'une nécessité externe, de convention, mais d'un besoin impérieux. Non contents que nous sachions la chose et la comprenions, cette nécessité nous porte à vouloir que la chose soit sue et comprise par d'autres. Concernant les *mitsvot* très obscures, il y a la nécessité de dire quelque chose.

Résumons-nous. On a parlé d'abord de l'idéal rationaliste de rabbénu Yona, à quoi l'on oppose sans succès la nécessité de l'effort (qui ne vaut pas pour la compréhension, c'est même la difficulté d'une idée qui menace sa conservation). Faire comprendre, c'est vulgariser. Nous sommes face à deux impératifs : d'une part l'impératif d'être compris par la multitude, celui d'autre part de lui dérober les moyens de comprendre.

Tentons une solution, provisoire. D'où vient la nécessité d'être compris (5^e cause des contradictions du *Guide des Égarés*) ? Du besoin de faire comprendre. D'où cela vient ? D'avoir compris. À qui comprend quelque chose, il manque d'être compris par un autre. Pourquoi ? Pour être assuré que la chose est compréhensible. On peut en effet bien se comprendre soi-même sans être

compris des autres¹. L'hermétisme naît d'une détestation de la foule, au point d'étouffer en soi le besoin d'être compris. Or c'est un impératif majeur de donner naissance à des choses compréhensibles, notamment en matière de *mitsvot* et de prophétie, surtout si elles sont obscures. Tirer des *mitsvot* obscures des choses compréhensibles fait parties des objectifs du *Guide*.

Il s'agit de donner naissance à des choses compréhensibles, et non pas des choses comprises par les autres, et, pire, par la multitude. Je peux bien vouloir que les autres comprennent mon propos moins bien que je ne comprends moi-même, être compris des autres d'une compréhension d'un degré moindre que la mienne, d'une compréhension grossière qui n'est pas la mienne. On ne dira pas dans ce cas qu'une chose comprise est au degré de compréhension du maître. La chose, pour être comprise des autres, s'est dégradée. La volonté de faire comprendre des choses à un degré moindre de leur propre compréhension, c'est la vulgarisation, où la chose ne gagne pas d'être plus compréhensive, mais d'être comprise par le plus grand nombre. Le *hidoush* du Rambam : on ne peut vouloir faire comprendre quelque chose qu'à la hauteur qu'on comprend soi-même. Il ne s'agit pas de dégrader la chose comprise par soi mais d'élever l'autre à soi. L'économie de l'effort n'est pas permise. Le maître doit s'ingénier à susciter l'effort, le maître doit atomiser la foule. Il n'y a plus communion dans les Lumières christiques. Un maître doit susciter l'effort de compréhension. Dans les Lumières, le maître tend à dispenser les autres de l'effort de comprendre, définition de la clarté. Dès lors pour nous, puisqu'il s'agit d'élever l'élève à la compréhension du maître, il y a danger d'incompréhension. Ce danger est inéluctable. Puisqu'il s'agit de ne pas céder sur la difficulté de la chose, il y a danger que l'élève ne comprenne rien, d'autant plus qu'il y a nombre d'élèves. L'incompréhension de la part des auditeurs constitue un danger. En quoi est-ce un danger ? Précisément en ce que *dans le nombre des élèves le désir de comprendre de quelques-uns est si fort qu'il prévaut même sur l'incompréhension*, et que plutôt que se résoudre à ne pas comprendre, ils préféreront comprendre à leur façon. Tout vient d'un désir de comprendre. *Le danger vient de ce que certains ne se résolvent pas à ne pas comprendre malgré leurs efforts à comprendre*. Le danger vient du désir de la multitude de comprendre. Il vaudrait mieux que la multitude se résolve à ne pas comprendre. Les Lumières ont saccagé toute tentative de comprendre hors de la multitude en tant que telle...

¹La preuve : Mallarmé, par détestation de la foule.